



HAL
open science

Introduction

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. Introduction. La traduction dans l'histoire des idées linguistiques. Représentations et pratiques, 2015. hal-01618721

HAL Id: hal-01618721

<https://hal.science/hal-01618721v1>

Submitted on 18 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

La problématique qui sous-tend la recherche collective dont nous présentons ici les résultats peut se résumer comme suit : pourquoi, comment et dans quel contexte le transfert d'une variété linguistique à l'autre a-t-il été appréhendé par les théoriciens du langage (l'expression est à prendre au sens large : des tout premiers théoriciens – grammairiens, philosophes, exégètes, lexicographes, poètes, etc. – aux linguistes contemporains) et comment l'ont-ils, éventuellement, eux-mêmes pratiqué au cours de l'histoire ? Il s'agissait donc pour nous de donner, dans une perspective à la fois épistémologique et transculturelle, un aperçu des représentations et des pratiques de la traduction que les théoriciens du langage d'aires culturelles diverses ont pu élaborer.

La thématique de la traduction a fait l'objet de nombreux travaux, tant dans un cadre professionnel (traducteurs, interprètes, adaptateurs, etc.) ou didactique (FLE) qu'universitaire. Si l'on fait exception des deux volumes parus de *Übersetzung – Translation – Traduction, Ein internationales Handbuch zur Übersetzungsforschung – An international Encyclopedia of Translation Studies – Encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction* de la collection *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft* (tome I : 2004, tome II : 2007) et de quelques rares manifestations scientifiques¹, l'appréhension du « traduire » dans une approche à la fois épistémologique et transculturelle, reste peu exploitée.

1. Comme le séminaire 2008-2009 « Traduction et théorisation des langues » du laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques, la journée d'étude « Traductions et passages culturels – À travers le prisme de l'histoire des idées linguistiques » organisée par Ekaterina Velmézoza (Université de Lausanne, 1^{er} octobre 2010) et la journée d'étude « Traduction et histoire des idées linguistiques » organisée par Émilie Aussant (Université Paris Diderot, 11 octobre 2013).

Notre publication s'inscrit dans cette double perspective. Nous ne prétendons pas construire un champ comparatif qui couvrirait l'ensemble des représentations et des pratiques de la traduction que les théoriciens du langage d'aires culturelles diverses ont pu élaborer : notre programme était, pour reprendre les mots de Detienne « [...] indifférent à la complétude, son intention n'[était] pas de produire un modèle abstrait [... des conceptions de la traduction] ni non plus de livrer une classification aussi fine que possible des formes culturelles¹ » qu'elles ont pu ou peuvent prendre. Le panorama historico-culturel que donnent à voir nos travaux réunis ne s'apparente pas à une ligne continue. Cela importe peu selon nous : la perception des convergences et des divergences, d'une époque ou d'une tradition étudiée à l'autre, n'en patit guère. Maintenant, pourquoi nous être intéressés principalement aux théoriciens du langage ? Ces derniers placent, dans l'environnement historico-culturel qui est le leur, le langage et/ou les langues au centre de leur réflexion ; la spécificité de leur position oriente nécessairement leur approche de l'activité de traduction. Une analyse approfondie de cette « orientation » était à faire.

Les travaux que nous avons menés s'appuient sur l'un des deux – ou sur les deux – axes de réflexion suivants :

1. Un axe « représentations ». Il s'agit de se demander, lorsque l'étude porte sur une tradition grammaticale ancienne, s'il existe – dans le texte et/ou la tradition concerné(e) – un (ou des) terme(s) pour désigner l'activité que l'on nomme – aujourd'hui, en français – « traduction »² ; si cette « activité de traduction », que l'on peut considérer comme un ensemble se composant de l'objet à traduire, de l'objet traduit, du sujet traducteur et de l'opération de traduction, a donné lieu à une réflexion, voire à une théorisation ; quelles sont, le cas échéant, les problématiques qui la tissent, est-ce que ces dernières ont été sujettes à discussion au cours de l'histoire et est-ce que ces discussions ont évolué. Lorsque l'étude porte sur une approche contemporaine, il s'agit de voir par quelles étapes historiques et méthodologiques ladite approche est passée (y a-t-il eu, par exemple, création d'une discipline « traductologique », en marge des études linguistiques et/ou littéraires ? Le cas échéant, à quand remonte cette création ? Qui l'a initiée et pour quelles raisons ?), quels sont les choix

1. Voir Detienne 2009, p. 49.

2. Le terme est pris au sens large : traduction « fidèle », traduction « libre » (adaptation), textes bilingues, etc.

théoriques qui la sous-tendent et quelles sont ses applications. Ce sont les articles de Frédéric Lambert, Bruno Rochette, Émilie Aussant, Sylvie Archaimbault et Ekaterina Velmezova qui abordent principalement les problématiques de cet axe « représentations ».

2. Un axe « pratiques ». Il est question, dans cette perspective, de s'interroger sur le type de textes traduits, les traducteurs, le lieu où la traduction a été faite, les conditions et le but de sa réalisation, les modes de traduction¹ et l'existence éventuelle de traces de traduction orale (traduction orale d'un texte écrit, traduction orale d'un discours oral). Ces questions sont traitées dans les articles d'Eva Wilden, Jean-Luc Chevillard, Valérie Raby, Valelia Muni Toke.

Abordant tout à la fois la pratique de la traduction et sa théorisation, les articles de Christoph Harbsmeier, Francine Mazière, Aimée Lahaussais et Jacqueline Léon se situent à la charnière de ces deux axes.

Nous donnons ci-après un résumé de chacune des contributions. Nous les présentons selon un ordre chronologique, conformément à l'ordre de succession des textes dans le volume.

« Traduire en grec ancien : une pratique sans concept ? » par Frédéric Lambert

La traduction utilitaire (relations internationales, guerre, commerce) a certainement existé très tôt en Grèce. Toutefois le prestige du grec ancien en a fait la langue privilégiée de la culture et des sciences pendant toute l'Antiquité. On dispose donc de très peu de textes théoriques en grec sur la traduction pour cette période. Frédéric Lambert explore les rares sources disponibles et examine les termes utilisés. Il y a d'abord la *Lettre d'Aristée à Philocrate*, qui évoque l'histoire de la traduction de l'*Ancien Testament* en grec (III^e siècle avant notre ère) datant elle-même du I^{er} siècle avant notre ère. Mais s'agissant d'un texte divin, la traduction reste mystérieuse dans son processus. La question de la traduction de la Bible fournit d'autres références, très limitées malgré tout : le prologue de l'*Éclésiastique* constate la difficulté à rendre l'original hébreu, Philon d'Alexandrie relève le caractère miraculeux de l'exactitude de la traduction grecque, Jamblique, un païen de la fin du II^e siècle, insiste sur l'infidélité inévitable d'une traduction, liée à l'irréductible différence entre les peuples et leurs langues, enfin le chrétien Origène au III^e siècle montre qu'à elle seule la

1. À titre d'illustration, on peut citer : l'adaptation, l'explicitation, la compensation (cf. Guidère 2010, p. 85-89).

traduction ne suffit pas et qu'elle nécessite une interprétation. On ne s'étonnera pas dès lors que le principal terme utilisé dans l'Antiquité grecque pour désigner la traduction au sens le plus noble du terme ait été le mot *hermêneia*.

« La terminologie latine de la traduction » par Bruno Rochette

Après avoir souligné l'importance de la traduction à Rome, qui, dans le domaine littéraire, peut être qualifiée de « civilisation de la traduction », et brièvement décrit quels textes les Romains ont traduits, Bruno Rochette nous livre un classement des différents verbes latins signifiant « traduire » et de leurs dérivés, en prenant comme critère le degré de fidélité et de liberté par rapport à l'original. Il étudie la valeur sémantique de chacun d'entre eux au moyen d'exemples : *interpretari*, les composés de *trans-*, *convertere*, *aemulor et imitor* et d'autres verbes encore comme *exprimere*, *reddere*, *mutare*, *sequi*. Sa réflexion s'achève sur une étude de cas à travers des textes de saint Jérôme. Entre 380 et 407, Jérôme s'exprime à maintes reprises sur la manière dont il conçoit la traduction, que ce soit dans la préface des livres qu'il a traduits ou dans ses lettres. Dans la lettre 57, à Pammachius, qui date de 395 ou 396, il expose sa méthode et ses opinions avec force détails.

« Le “costume d'acteur”. Traduction et théories du langage dans l'Inde ancienne » par Émilie Aussant

Les théoriciens du langage de l'Inde ancienne – principalement les grammairiens (*vaiyākaraṇa*) et les exégètes (*mīmāṃsaka*) – n'appréhendent pas le sanskrit comme une langue parmi d'autres, mais comme LE langage : il est unique, éternel (ou « déjà là ») et parfait (puisque d'origine divine). Dans ce contexte, l'individuation du sanskrit comme langue et la reconnaissance de l'altérité linguistique externe – pourtant bien réelle, comme l'atteste notamment l'épigraphe – ne se posent pas. L'altérité linguistique interne (les variations d'ordre social, régional, historique, etc.) n'est pas appréhendée comme l'indice d'existence d'une autre variété linguistique (langue ou dialecte), mais comme la corruption du langage parfait qu'est le sanskrit. On est donc en présence d'une conception continuiste du langage, dans laquelle les formes linguistiques, sont rangées le long d'un axe, de la meilleure aux plus mauvaises. Il n'y a là point de place *a priori* pour ce que nous nommons « traduction » : ce qui est perçu comme différent, ce sont des prononciations, tout au plus des mots, non des textes, encore moins des langues. C'est quelques siècles après la composition des textes fondateurs de la grammaire et de l'exégèse,

et dans un tout autre champ disciplinaire – la dramaturgie d’abord, puis la poétique – que la reconnaissance de l’altérité linguistique – et donc de la possibilité d’un transfert d’une variété à l’autre – se fera. Dans sa contribution, Émilie Aussant expose la conception qu’ont les grammairiens, les dramaturges et poéticiens de l’Inde classique des variétés linguistiques et, le cas échéant, l’usage qu’ils font de ces dernières. Elle analyse, en second lieu, comment les poéticiens – principalement Rājaśekhara (IX^e-X^e s.), mais également ses prédécesseurs et successeurs – classent la traduction dans ce qu’ils nomment « l’emprunt » (*harāṇa*) et l’identifient comme un emprunt du type « costume d’acteur » (*naṭa-nepathya*). Son étude est également l’occasion de s’interroger, même brièvement, sur le contexte d’émergence de la pratique de la *chāyā* (glose/traduction sanskrite d’un texte prakrit).

« Translation and Transcultural Adaptation in a Multicultural Lingual Environment: Tamil and Sanskrit Versions of the Tiruvīlaiyāṭarpurāṇam » par Eva Wilden

La période qui s’étend du XIII^e au XVII^e siècle apporte, avec son instabilité politique, un certain nombre de transformations culturelles et linguistiques en Inde du Sud et à Madurai, l’ancienne capitale de la dynastie des Pāṇṭiya. Après que la gouvernance des Pāṇṭiya a été restituée sur celle des Cōlas, puis de nouveau contestée par ces mêmes rivaux, et une fois de plus mise à mal par l’invasion musulmane venant du Nord, Madurai passe sous la gouvernance du royaume hindou marathe de Vijayanagar, jusqu’à ce que ses gouverneurs, les *Nayaks*, gagnent leur indépendance après l’anéantissement du royaume. L’annexion du Sud par un royaume plus grand engendre une reconfiguration des relations entre la langue littéraire locale, le tamoul, et l’idiome transrégional qu’est le sanskrit. De plus, les *Nayaks* étant originaires d’Andhra, le télougou devient la troisième langue de la cour. Les problèmes que pose la production littéraire en contexte multilingual sont particulièrement bien illustrés par un cycle narratif d’histoires centrées sur Madurai qui lie la dynastie locale des Pāṇṭiya au dieu Śiva et à ses exploits mythologiques. Des nombreuses versions littéraires – en tamoul, sanskrit et télougou – de ce cycle narratif, Eva Wilden étudie les quatre plus célèbres – en tamoul et sanskrit –, en s’intéressant tout particulièrement à ce que ces textes nous apprennent de l’opération de traduction, qui apparaît tout à la fois comme une entreprise linguistique et un acte d’implantation d’éléments locaux dans un cadre transculturel.

« The Challenge of bi-directional translation as experienced by the first European missionary grammarians and lexicographers of Tamil » par Jean-Luc Chevillard

L'histoire de la traduction est en partie l'histoire des contacts entre les langues, ou, plus précisément, des contacts entre les configurations linguistiques qui sont en place dans différentes régions du monde. Ces configurations linguistiques sont elles-mêmes la forme que prend la coexistence équilibrée (ou stable) entre plusieurs langues, ou plusieurs variétés de langue, utilisées par des groupes de locuteurs, selon des protocoles (approximativement) stabilisés. Jean-Luc Chevillard considère le cas des missionnaires occidentaux tels que Anriquez, Proença, Ziegenbalg, Beschi et Walther, aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il pointe le fait que ces missionnaires dont les années de formation intellectuelle ont été dominées par le latin (et parfois le grec), dont les langues maternelles (portugais, allemand, italien) ont été grammatisées sous l'influence du latin et qui devaient utiliser en Inde une langue véhiculaire qui était une langue romane (le portugais), partageaient, malgré leurs différences, un cadre intellectuel commun. L'auteur introduit également le concept de « triglossie » (sur la base d'une communication présentée en 2012 à la 34AICL), pour faire référence au fait que le locuteur idéal au Pays tamoul est celui qui non seulement parle une langue vernaculaire (qui signale son ancrage dans une communauté particulière, à l'intérieur d'une société à forte variation dialectale), est capable d'utiliser, à l'oral et à l'écrit, la variété formelle du tamoul, mais encore est un connaisseur de la littérature composée dans l'état ancien de langue auquel on fait référence aujourd'hui sous le nom de « tamoul classique », et qui contient, comme sous-ensemble, une littérature technique comprenant notamment des grammaires.

En examinant les œuvres grammaticales composées par les missionnaires, Jean-Luc Chevillard constate qu'il leur a collectivement fallu du temps pour réaliser la complexité de la situation linguistique tamoule et ce, d'autant plus qu'ils n'étaient en contact qu'avec certaines communautés, à l'intérieur d'une société très fragmentée et très hiérarchisée. Le couronnement de ces interactions est probablement représenté par l'œuvre de Beschi, qui est allé jusqu'à composer quatre grammaires tamoules, les dernières traitant de la poésie tamoule classique. Trois de ces grammaires sont composées en latin et une est composée en tamoul. L'auteur présente dans cet article une vue d'ensemble de tout ce qui relève, chez ces cinq

auteurs, de la description de la morphologie verbale, en partant du problème du choix d'une forme de citation (quelle forme choisir comme tête d'entrée de dictionnaire ? Quelle forme utiliser pour pointer vers un lexème dans le discours grammatical, à travers la variété de ses manifestations ?) et en examinant ensuite tous les choix qui seront faits au cours des siècles pour nommer les éléments des paradigmes verbaux (infinitif, nom verbal, supin, gérondif, participe, etc.). S'ajoute à cela, chez les auteurs les plus récents, qui sont entrés en contact avec la littérature technique ancienne tamoule, le problème de rendre compte d'une terminologie autochtone qui a ses propres mérites.

« La part des traducteurs et des traductions dans la grammaticalisation de la langue française au XVII^e siècle » par Francine Mazière

Dans un contexte de colinguisme latin-français, les auteurs sont très souvent des traducteurs et sont réputés comme tels. La grammatisation du français ne se fait pas sans leur participation aux productions et inventions de langue, et sans leur réflexivité à propos d'une langue commune à rendre efficace, à justifier, à arrêter. Ils montrent la possibilité de dire la « science » dans une langue vulgaire qui deviendrait aussi « excellente » que le latin. Francine Mazière aborde leur action institutionnelle et leurs apports avec une vue cavalière. Son étude examine plus spécifiquement des écrits de Vaugelas, Legras, Irson, influencés directement par les choix des traducteurs qu'ils insèrent dans leurs remarques puis dans leurs grammaires. Là, sous forme d'exemples, les traductions deviennent des séquences de langue généralisables. Un deuxième aspect concerne les attitudes réflexives des traducteurs eux-mêmes, leurs nombreuses remarques (d'Ablancourt, de Sacy) et parfois leurs règles (G. de Tende, S^{gr} de l'Estang), difficiles à retrouver et très peu étudiées. Enfin, en tant qu'auteurs évaluant entre deux langues, les traducteurs inventent des techniques propres à décrire une langue par contact et émancipation, ils proposent et exploitent des modes d'équivalence, par exemple par la collocation. Les « façons de parler », les sciences en français, l'exploitation de techniques formelles pour le traitement sémantique des mots et des termes, seront reprises jusqu'aux premiers dictionnaires monolingues, en fin de siècle. Le *Dictionnaire de l'Académie* doit beaucoup aux techniques nées de la confrontation bilingue.

« Traduction et didactique du français langue étrangère au XVII^e siècle : l'exemple de la *Grammaire françoise / French Grammar* de Claude Mauger (1688) » par Valérie Raby

La traduction est, dès l'apparition des premiers manuels au Moyen Âge, une pratique fondamentale dans l'enseignement du français langue étrangère, qui ne se limite pas à l'exercice pédagogique de passage d'un discours d'une langue à l'autre. La *Grammaire française / French Grammar* de Claude Mauger, maître de langues blésois établi à Londres, est un manuel à succès, 14 fois réédité entre 1651 et 1688. L'ouvrage est exemplaire pour la diversité de ses usages de la traduction : associant deux manuels (l'un visant l'apprentissage du français, l'autre celui de l'anglais), il recourt à trois métalangues (français, anglais, latin), dont les emplois et les statuts varient selon les sections de l'ouvrage. Dans ce contexte, loin de n'être qu'un exercice proposé à l'apprenant, la traduction est une technique mise en œuvre par le grammairien lui-même, à divers degrés, pour une pédagogie des langues reposant fortement sur l'approche contrastive des usages et des grammaires. Valérie Raby s'intéresse particulièrement ici à la traduction prenant pour objet le métadiscours du grammairien.

« L'éclosion d'une théorie de la traduction en Russie dans les années 1920-1930 » par Sylvie Archaimbault

Peu de temps après la révolution russe, en 1918, Maxime Gorki obtient la création d'une maison d'édition autonome, sous l'égide du nouveau Commissariat à l'instruction publique. Ainsi est lancé le programme dit de la « Littérature mondiale », qui vise à mettre à la disposition des lecteurs russes de toutes conditions 1500 chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Poussés par la nécessité ou la conviction, nombre de poètes, d'écrivains et d'intellectuels participent à cette vaste entreprise, qui exige notamment de dispenser une formation professionnelle aux nouveaux traducteurs. Cet impératif de formation donne lieu à l'organisation d'un séminaire et fournit l'impulsion permettant d'initier une réflexion théorique sur les processus à l'œuvre dans la traduction et sur ses attendus, en particulier s'agissant de la traduction littéraire. Dès 1919, paraît, dans la collection « Littérature mondiale » (*Vsemirnaja Literatura*), une brochure intitulée « Principes de la traduction littéraire » (*Principy xudožestvennogo perevoda*), qui sera rééditée en 1920. Y sont présentés les buts et les attendus de la traduction littéraire, ainsi que les impératifs qui doivent guider le travail du traducteur. Celui-ci doit connaître au mieux les deux

langues, de façon à assurer la plus grande fidélité au texte de départ et le respect du style propre à l'auteur. Une nouvelle édition paraît en 1930 sous le titre « L'art de la traduction » et contient une première partie, rédigée par Tchoukovski lui-même (« Les principes de la traduction littéraire »), ainsi qu'une partie rédigée par Andreï Fiodorov (« Procédés et buts de la traduction littéraire ») qui se veut une ébauche d'une théorie générale de la traduction. Avec ce deuxième texte, on assiste à un basculement vers la réflexion linguistique, qui s'accompagne d'une distanciation par rapport à la littérature et à la matière de l'œuvre, en cherchant à contourner toute subjectivité, en plaçant en son centre l'étude de l'expression et en insistant sur une étude comparée des langues sollicitées et la conscience de leurs différences. L'article de Sylvie Archambault présente les principes de base de cette théorie générale de la traduction, en montrant en quoi ils suivent certaines tendances de la réflexion linguistique et l'idéologie de ce temps.

« Linguistics and the politics of onomastics: Spitzer and Pichon on the translation of proper names (1935-1937) » par Valelia Muni Toke

L'objectif de Valelia Muni Toke est d'analyser les enjeux éthiques, sociaux et politiques de la traduction, en travaillant ce qui, dans le discours scientifique des linguistes, correspond aux entours de la traduction entendue au sens le plus large du terme. L'enjeu traductologique, commun aux « sourciers » comme aux « ciblistes », serait en effet celui du *sens* à transmettre. Or, l'auteur propose ici de s'intéresser à une catégorie réputée intraduisible précisément en vertu des difficultés posées par son rapport au sémantique, à savoir celle du nom propre. La présente étude prend donc pour objet les cas limites, du point de vue traductologique, que constituent l'emprunt et l'adaptation de noms propres « étrangers » aux systèmes phonologique et scriptural du français. Pour ce faire, l'auteur propose l'étude d'une querelle qui a pris place au fil des pages de la revue de linguistique *Le Français moderne*, entre 1937 et 1939. Dirigée par Albert Dauzat, cette revue publie régulièrement, dans les années 1930, des articles d'Édouard Pichon, un médecin épris de grammaire connu pour son engagement maurassien, et de Leo Spitzer, le stylisticien allemand. Ces deux auteurs vont s'affronter, d'abord au sujet de la signification des pronoms personnels en français, puis au sujet des toponymes « étrangers » : Pichon dénonce le « lamentable babélisme » dont ferait preuve la presse, en ne francisant pas systématiquement les noms de lieux (Constantinople *vs* Istanbul, par exemple). Spitzer lui oppose une éthique, celle du cosmopolitisme, postulant l'égalité des langues et des peuples.

Les commentaires de Dauzat, visant apparemment à la réconciliation, se préciseront plus tard dans un article prônant l'intégration des immigrés via une francisation de leur patronyme. Valelia Muni Toke analyse la façon dont argumentaires scientifiques et linguistiques (notamment ceux qui concernent la phonologie et « l'intraduisibilité » du nom propre) et positionnements idéologiques et politiques (nationalisme, assimilationisme, cosmopolitisme) s'articulent dans ce contexte, en plaçant et l'emprunt et la traduction au cœur de la controverse – en tant qu'ils apparaissent comme la cristallisation de la rencontre d'une langue donnée avec l'altérité.

« La notion de “traduction totale” et les enjeux théoriques de l'École sémiotique de Moscou-Tartu » par Ekaterina Velmezova

Au centre de la contribution d'Ekaterina Velmezova se trouve la notion de « traduction totale », développée, entre autres, dans les travaux de P. Torop, élève de Ju. M. Lotman et l'un des représentants les mieux connus de l'École sémiotique de Moscou-Tartu. Parmi les prémisses théoriques qui ont contribué à l'élaboration de cette notion chez les sémioticiens moscovites et tartusiens, sont analysées en détail : 1) une conception particulière du signe linguistique. En se déclarant adeptes du modèle binaire du signe (comme on le trouve, entre autres, dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure), avec le temps, les sémioticiens de Moscou-Tartu arrivent dans leurs recherches à un modèle du signe plus sophistiqué, ce qui permet de mettre leurs théories en parallèle avec les conceptions de Ch. S. Peirce ; 2) une vision particulière de la sémiotique non pas (seulement) comme une discipline qui étudie les signes, mais comme une synthèse, un dialogue de plusieurs domaines du savoir, la sémiotique étant pour cette raison proche de la philosophie. La recherche d'Ekaterina Velmezova est en grande partie fondée sur les matériaux inédits des interviews qu'elle a menés avec les protagonistes de l'École sémiotique de Moscou-Tartu.

« Transcription and translation of unwritten languages in American linguistics (1950s to 2000s) » par Aimée Lahaussis & Jacqueline Léon

L'article d'Aimée Lahaussis et Jacqueline Léon a pour objectif d'examiner le statut de la traduction dans la transcription des langues non écrites, en traçant l'héritage des travaux de Voegelin et Harris – qui ont les premiers abordé cette question pour les langues amérindiennes au début des années 1950 – dans les travaux récents en linguistique descriptive et

typologie. On constate dans la pratique actuelle des linguistes descriptivistes un effort de normalisation de la transcription et du glosage, mais une absence de réflexion sur le rapport entre transcription et traduction. Pour eux, la traduction peut avoir deux fonctions différentes : si elle est plutôt littérale, elle sert à expliciter la morphosyntaxe de la langue décrite ; si au contraire elle est plus proche d'une traduction libre, elle sert à exprimer le contenu sémantique du texte. Mais, quelle que soit l'utilisation qui en est faite par le linguiste, la traduction n'est pas l'objet d'une réflexion spécifique et n'est pas traitée explicitement dans les recommandations sur les pratiques d'interlinéarisation. Si l'on examine, par comparaison, la pratique des anthropologues linguistes américains de la première moitié du *xx*^e siècle, on s'aperçoit que la traduction est un élément toujours présent dans la description. Le texte transcrit est suivi par une traduction libre. Toutefois celle-ci, destinée aux ethnographes autant qu'aux linguistes, n'a pas de statut véritable non plus. Ce n'est que dans les années 1950, sous l'impulsion des premiers travaux en traduction automatique, que le statut de la traduction libre et son rapport à la transcription est questionné, notamment par Voegelin et Harris. Deux numéros d'IJAL en 1953 et 1954 lui consacreront de nombreux articles. Le rapport entre transcription et traduction a été pensé notamment sous forme d'une langue intermédiaire servant à expliciter le transfert entre langue source et langue cible. La traduction devient un objet(if) en soi. Les auteurs se demandent pourquoi, et à quel degré, ce statut donné à la traduction par les anthropologues linguistes dans les années 1950 a été abandonné et quel a été le devenir des dispositifs imaginés.

« Early Chinese buddhist translators on translation: A brief introduction with textual data » par Christoph Harbsmeier

Comme beaucoup de sociétés, la Chine ancienne était multilingue et la traduction y a été pratiquée fort tôt. Il se trouve que le plus ambitieux et important projet de traduction au monde – qui nous soit parvenu – est la traduction des textes bouddhiques en chinois, pour laquelle un nombre important de manuels furent composés. L'article de Christoph Harbsmeier se compose de deux parties. Dans la première, l'auteur rappelle quelques problèmes fondamentaux et questions qui se posent lorsqu'on aborde la traduction des textes bouddhiques en chinois. Dans la seconde, il présente un bref florilège des réflexions menées, dans la Chine ancienne, sur les problèmes de traduction.

*

**

La diversité des approches, des époques et des aires culturelles abordées dans les contributions ici rassemblées rend délicate toute tentative de conclusion générale. Nous pouvons néanmoins dégager les trois axes de réflexion suivants :

- **L'équilibre théorisation/pratique.** Si nous considérons l'ensemble des études du volume, nous notons que la théorisation (notre premier axe) y est tout autant représentée que la pratique (notre second axe) et ce, quelle que soit l'époque ou l'aire culturelle. Nos travaux montrent donc de façon nette que la théorisation n'est pas l'apanage de l'époque moderne, pas plus que la pratique ne serait celui de l'Antiquité. Il apparaît également de manière claire que toute théorisation (quel que soit son degré d'élaboration) se fonde sur une pratique, ce qui confirme, si besoin en était, « [...] qu'il ne saurait y avoir de semblable "théorie" au sens strict ou responsable de ce mot [...]. Au mieux, nous avons des récits de la *praxis* de la traduction. »¹
- **Le double enjeu de la traduction.** Entendue dans un sens large, la traduction peut être considérée comme impliquée dans tout acte de communication : « entendre une signification, c'est traduire », comme le rappelle George Steiner (1998, p. 17) ; le passage d'une langue à une autre n'est qu'un cas particulier de transmission d'un sens. Les articles réunis ici illustrent ce point avec évidence : de la traduction de la Bible par les Grecs (voir la contribution de Frédéric Lambert) aux pratiques d'interlinéarisation dans les descriptions des langues non-écrites (voir la contribution d'Aimée Lahaussis et Jacqueline Léon), en passant par les stratégies de traduction des poètes Nayak (voir la contribution d'Eva Wilden) et les problèmes que pose la traduction des toponymes étrangers (voir la contribution de Valelia Muni Toke), nous mesurons bien le rôle, central, que joue la compréhension d'un sens. Mais l'autre enjeu de la traduction, celui de la forme, est tout aussi présent, que ce soit à travers la question récurrente de la « fidélité », de la « justesse », des traductions (voir les contributions de Frédéric Lambert et Bruno Rochette), ou à travers la possibilité qu'offre la traduction de dire autrement ce qui a déjà été exprimé (voir la contribution d'Émilie Aussant).

1. Steiner 1998, p. 12.

- **La spécificité de l'approche des théoriciens du langage.** L'une des questions de fond de notre programme invitait à réfléchir aux raisons pour lesquelles des théoriciens du langage (grammairiens, philosophes, exégètes, lexicographes, poètes, linguistes contemporains) d'époques et de cultures différentes se sont intéressés à la traduction. Le « double enjeu » évoqué précédemment y répond en partie : si la traduction constitue une voie d'accès aux problématiques que posent le sens et la forme linguistiques, il n'est guère surprenant, lorsqu'on étudie le langage et/ou les langues, de prendre en compte le phénomène de la traduction. Mais il y a plus. Certains théoriciens ont très bien vu tous les intérêts – tant pratiques que théoriques – qu'ils pouvaient tirer de la confrontation bi- ou plurilingue, que ce soit au niveau de la création d'outils de description des langues (voir la contribution de Jean-Luc Chevillard), de la « fabrique » d'une langue (voir la contribution de Francine Mazière), de l'enseignement des langues (voir la contribution de Valérie Raby), de l'étude comparée des langues (voir la contribution de Sylvie Archambault) ou de l'élaboration de concepts théoriques essentiels pour l'étude du langage (voir la contribution d'Ekaterina Velmezova).

Les douze contributions rassemblées dans ce volume sont le résultat des travaux menés dans le cadre d'un programme de recherche initié en 2011, soutenu par le laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques (UMR 7597 CNRS/Université Paris Diderot/Université Sorbonne Nouvelle – Sorbonne Paris Cité). Il fait suite à un précédent travail collectif consacré à la nomination des langues dans l'histoire¹, où la question de la délimitation des langues s'était posée de manière centrale. Il nous est apparu qu'une manière de prolonger la réflexion sur cette question était de s'interroger sur le *passage* d'une variété linguistique à l'autre. C'est ce questionnement qui est à l'origine du programme dont nous publions ici les résultats et qui aura rassemblé, de 2011 à 2014, quinze participants : Sylvie Archambault (CNRS – Université de Paris-Sorbonne), Émilie Aussant (CNRS – Université Paris Diderot), Jean-Luc Chevillard (CNRS – Université Paris Diderot), Christoph Harbsmeier (Université d'Oslo – CSMN), Djamel E. Kouloughli (CNRS – Université Paris Diderot), Aimée Lahaussais (CNRS – Université Paris Diderot), Frédéric Lambert (Université de Bordeaux), Jacqueline Léon

1. Voir le numéro 31.2 (2009) de la revue *Histoire Épistémologie Langage*.

(CNRS – Université Paris Diderot), Francine Mazière (Université Paris 13), Valelia Muni Toke (IRD – SeDyL CELIA), Georges-Jean Pinault (EPHE, section des Sciences historiques et philologiques), Bruno Rochette (Université de Liège), Valérie Raby (Université de Paris-Sorbonne), Ekaterina Velmezova (Université de Lausanne) et Eva Wilden (EFEO – Universität Hamburg).

Émilie Aussant

Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques UMR 7597
CNRS, Paris Diderot

Références bibliographiques

AUROUX Sylvain, *La révolution technologique de la grammatisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Pierre Mardaga, 1994.

DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Points Essais, 2009 [2000].

Histoire Épistémologie Langage 31.2, numéro thématique consacré à « La nomination des langues dans l'histoire », 2009.

GUIDÈRE Mathieu, *Introduction à la traductologie – Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles, De Boeck, collection Traducto, 2010.

STEINER George, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel (traduction de la 3^e édition parue à Oxford en 1998), 1998.